

Brèves littéraires

Brèves

Et si je parlais?

Claudine Paquet

Numéro 71, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6599ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paquet, C. (2005). Et si je parlais? *Brèves littéraires*, (71), 37–39.

CLAUDINE PAQUET

Et si je parlais ?

Je me verse un troisième cognac. C'est chaud dans ma gorge. Ça me fait du bien. Assise par terre, accoudée à une table basse, je fixe le feu de foyer et je t'écris. Je griffonne ce que je peux, ce qui sort de moi.

Je pense à partir. Oui. Partir. Il me semble que ce mot prend tout son sens en ce moment. Non pas fuir pour revenir, mais quitter pour de bon. Désertier le lieu de mon existence pour toujours. Et si je le faisais ?

Renoncer à jamais à ton air sérieux et tes manies détestables. Me débarrasser du poids de tes habitudes, avec plaisir. Ne plus voir cet homme qui vit bêtement près de moi sans m'embrasser, sans même me regarder. Sans remarquer ma nouvelle fragrance ou ressentir l'ombre de ma peine. Et pourtant, elle est si vivante, cette tristesse émanant des profondeurs. Derrière mon sourire se cache la détresse. Elle a toujours été là, malgré mes éclats de rire et mes excès d'allégresse. D'autres la perçoivent, mais l'homme de ma vie ne détecte pas ce venin de mélancolie circulant sous ma peau. J'en ai marre de ta froideur devant ma sensibilité et de ton mutisme devant mon débordement de paroles. Je ne crois plus qu'un jour nous partagions nos manques, nos failles. J'ai perdu espoir que nous puissions nous rejoindre dans un espace de chaude intimité.

Partir ? Et si je partais... Je suis habituellement de celles qui restent, qui disent au revoir en agitant la main, un nœud dans la gorge. J'ai fait de nombreux voyages, moi aussi, destination soleil, mais je m'évadais pour vite revenir et regagner les rangs de la confortable routine. Je partais en sachant qu'on m'attendait. En fait, j'ai peur des départs. Même de mes propres départs. Je crains qu'ils ne creusent davantage le puits de solitude qui m'habite. Juste à y penser, je vois s'effondrer l'échafaudage fragile de mon existence.

Abandonnée par ma mère dès ma naissance, je suis venue au monde avec un trou dans le cœur. Je vis avec la sensation qu'on va m'oublier au coin d'une rue. Même si c'était moi qui partais, je me sentirais délaissée. Contradiction à l'intérieur. Je ne me décide pas. Je crains le face-à-face avec le néant.

Tu es tout ce que j'ai. Serais-je capable de vivre sans ta chaude respiration sur ma nuque la nuit ? Ton journal sur la table ? Tes vêtements que je plie chaque semaine ? Ta voix souterraine sur le répondeur ? Ta présence quotidienne ? Malgré la monotonie de notre relation, je la préfère à la plongée dans le gouffre. Entre deux malheurs, je choisis le moindre.

Tu arrives, justement. Je t'aperçois dans la cour. Je range mon verre. Mâche une gomme. Je me rassois et j'approche de moi mon papier, ma plume et mes mots. À travers la fenêtre, tu marches vers moi sans me voir, mallette à la main. Tu portes ton déguisement d'homme d'affaires, d'homme qui a réussi dans la vie : belle maison, salaire prestigieux, jolie femme

professionnelle, nombreux voyages. Je plie le papier. Tu entres dans la maison en expirant un long souffle. Le chien bat de la queue, te manifeste son ardeur. Tu lui dis bonjour en lui caressant longuement la tête. Puis tu m'aperçois. Il est rare que je sois assise devant le foyer en fin d'après-midi. Tu ne le remarques pas. Pour moi, il ne reste dans ta bouche qu'un petit bonjour furtif. Tu me regardes avec tes yeux fatigués qui annoncent un mal de tête.

— J'suis crevé. Je vais prendre une douche.

— ...

Tu te diriges vers la salle de bains. Tu n'as rien deviné de mon envie de disparaître à l'autre bout du monde.

Je déchire ma feuille de papier en petits morceaux. Elle tombe dans la poubelle en une fine pluie blanche.